

# *Chapitre Premier*

## *La mort du roi*

Vingt ans. Elle venait d'avoir vingt ans et mesurait près d'un mètre soixante-sept exactement. Elle possédait le corps d'une adulte, l'âme d'une jeune enfant, la carrure d'une reine et la physionomie d'une sauvageonne. C'était une femme à l'état brut dont la peau basanée exhalait sans discontinuer l'effluve de brindilles incandescentes. Les paupières closes, la tête haute, les épaules redressées, elle se faisait violence pour ne pas manifester ne serait-ce qu'une émotion. Cela lui était défendu. Elle prit une profonde inspiration qu'elle sentit s'engouffrer jusque dans les profondeurs de ses poumons. Elle devrait faire face, quelle que soit la situation. Elle serrerait les dents et encaisserait les coups, aussi violents et éprouvants soient-ils. Elle expira de la même manière qu'elle inspira : comme si elle portait le poids du monde sur ses épaules. C'était en partie le cas.

Même son reflet dans le miroir ne put lui insuffler un regain de confiance. Il lui semblait que la demoiselle en face d'elle n'était qu'une pâle copie effrayée de sa personne. On avait beau s'activer autour d'elle, se presser, s'écrier que rien

n'allait, elle ne bougea pas d'un millimètre. Elle resta là, devant le grand miroir sur pied en bois flotté, essayant tant bien que mal de ne pas affaisser les épaules. Elle ne dit rien. Elle se contenta de garder les paupières closes et s'évada dans une prairie imaginaire où elle se sentirait libre de tout mouvement et de responsabilité. Elle entendait au loin le rire de son père lui priant de ralentir. Malgré sa santé de fer, il se faisait vieux, raison pour laquelle il s'avérait difficile de courir à la même allure qu'elle. Pourtant, il continuait de la pourchasser, en poussant des grognements de monstres jusqu'à arriver à un champ d'hibiscus. Ils s'échangeaient des regards complices, son père l'attrapait par la taille et la faisait virevolter au-dessus des fleurs. Leurs rires entremêlés résonnaient dans son esprit, l'enfonçant davantage dans ses souvenirs. Tout cela lui paraissait tellement lointain... Ils s'amusaient. Une relation père-fille tout à fait commune aux autres, excepté qu'elle ne semblait plus être à l'ordre du jour.

« Mademoiselle », l'appela une voix.

Brusque rappel à la réalité. Elle ouvrit instantanément les yeux.

« Tout est prêt, Mademoiselle. Ils n'attendent plus que vous, reprit cette même voix.

— Bien. »

Elle était apprêtée. Elle devait sortir de ses appartements et affronter la situation. Elle ne pouvait se cacher indéfiniment. Elle baissa les yeux sur les armoiries de la famille Ter-Andra dont l'emblème était cousu sur la manche de sa robe empire en cachemire. Elle finit par se reprendre et s'éclaircit la gorge. Elle puisa dans ce qui lui restait de force et s'avança jusqu'aux doubles portes de sa chambre pour en sortir. Deux hommes ouvrirent chacun une porte et elle s'engouffra dans le corridor funèbre au haut plafond, uniquement éclairé par le soleil qui filtrait par les grandes fenêtres carrelées de faïence multicolores. Drapée tout de noir, la traîne de sa robe portée par deux domestiques, elle marcha lentement pour retarder le moment fatidique où elle devrait quitter sa demeure. Elle descendit les

marches avec la même indolence. Une limousine noire l'attendait. Le conducteur de sécurité se précipita pour ouvrir la portière du véhicule et la jeune femme s'y installa.

« Il était temps », lui reprocha la femme d'une quarantaine d'années, à l'intérieur, d'une voix blanche.

La porte se referma et, avec elle, l'espoir de retourner dans ses quartiers. La jeune femme détourna le regard. Son pays avait perdu son roi ; elle avait perdu davantage.

« Améthyste ! la réprimanda la femme voilée, visiblement mécontente. Tout le pays est en deuil. Prends donc sur toi et cesse d'être aussi puérole. C'est tout autant difficile pour les habitants.

— Mais, Mère...

— Tais-toi. Ne dis plus un seul mot jusqu'à notre retour. Me suis-je bien fait comprendre ?

— Oui, Mère, acquiesça-t-elle, soumise.

— Bien. Alors, allons prier pour ton bien-aimé père. »



Elle brossa furieusement ses mèches de cheveux châtons. Cette journée lui avait paru interminable. Elle avait dû refouler ses larmes à la tête du cortège, durant la cérémonie funéraire, durant l'hommage à la cathédrale Templo Sagrado... La plus grande cathédrale du pays. Elle ne pourrait plus y retourner sans penser au décès de son père. Elle avait feint l'indifférence car elle n'était pas une jeune femme ordinaire venant de perdre son père. Cela avait toujours été ainsi, elle avait renoncé à chercher pourquoi elle plutôt qu'une autre était née sous un nom aussi important que le sien.

Les coups de brosse qu'elle assénait à sa pauvre chevelure s'avéraient aussi violents que la souffrance qui s'étendait dans son cœur. La douleur lui paraissait insurmontable comme si, quoi qu'elle fasse, elle serait toujours présente en son sein. Enfin, elle s'arrêta lorsqu'elle remarqua qu'une quantité im-

portante de mèches s'était arrachée de son crâne. Elle déposa la brosse sur sa coiffeuse et poussa un soupir. Avant, elle se serait affolée d'avoir perdu ne serait-ce qu'une mèche. C'était bien dérisoire comparé à la perte brutale de son paternel. Elle se leva et se glissa sous ses draps en soie. Ses yeux fixèrent les voilages de son lit à baldaquin, l'esprit brumeux. Elle songea à son père, à son caractère jovial et généreux ainsi qu'à l'amour inconditionnel qu'il lui portait jour après jour. Il avait été un bon père, bien que surprotecteur et sévère par moment. Il avait dirigé son pays comme il avait élevé sa fille unique : d'une main de fer.

« Puissiez-vous reposer en paix, Père », murmura Améthyste tout en mimant un baiser.

Elle pria les cieux pour que sa douleur devienne plus supportable. Jamais elle ne pourrait s'habituer à l'absence de son père. Le pire restait cette poignante solitude dans laquelle elle était plongée. Elle avait besoin de quelqu'un à qui parler, au risque de demeurer cette âme éplorée. Et, au moment où elle en avait le plus besoin, le téléphone de sa chambre, posé sur le guéridon, retentit. Elle décrocha à la première sonnerie.

« Allô ? lança-t-elle prudemment.

— C'est Sawan », se présenta son interlocuteur.

Elle soupira de soulagement au son de sa voix. Sawan, l'un de ses seuls amis, celui qu'elle avait justement besoin d'entendre. Il l'appelait au bon moment, comme toujours.

« Tu n'imagines pas tout le bien que peut me procurer un simple appel.

— Comment s'est déroulée la cérémonie ?

— C'était..... affreux. Il y avait tant de personnes..... Et toutes si affligées ! Et, j'ai vraiment tout fait pour ravalier ma peine, Sawan. Mais, c'était si difficile... si difficile, répéta-t-elle, comme pour amplifier la complexité de la situation, de voir tous ces gens en pleurs, impuissante.

— Ton père était un grand homme, Améthyste.

— Mais, tout ceci est d'une injustice ! gémit-elle en laissant échapper une larme. Il est l'une des meilleures choses qui

soient arrivées à ce pays. Il était irremplaçable. Et, la simple idée d'imaginer ma vie sans lui... »

Elle n'acheva pas sa phrase qu'elle s'effondra en larmes. À la suite de l'annonce officielle de la mort du roi de l'île-pays de Centelha, elle avait dû garder la tête haute pour les 1 728 456 habitants, presque autant accablés qu'elle. Le rôle de la princesse en deuil mais inébranlable qu'elle devait incarner dès lors devenait de plus en plus ardu à simuler. Bien qu'elle en soit la princesse, elle pensait que son père gouvernerait le royaume Erkir&Centelha jusqu'à un certain âge puis laisserait la place à sa femme en tant que régente. Entre-temps, elle aurait eu tout le loisir de se préparer au trône et appris à diriger comme il se devait. Mais, le décès inopiné du roi avait remis en question les espérances quant à ses responsabilités royales.

Son père n'était pas supposé s'éteindre de la sorte. Il était le roi Takvor Samvel Ter-Andra. Il s'était rendu à Sail-Royal pour renégocier les accords commerciaux entre les deux pays et s'entretenir avec le roi de Sail-Royal dont il n'avait plus aucune nouvelle. Il avait malheureusement péri à Sail-Royal d'une crise cardiaque. En outre, il était à l'origine de nombreuses avancées politiques et partenariats. De son vivant, il avait créé « Triângulo Atlântico de SAC » en 1952, littéralement le triangle atlantique de Sao -Tomé-et-Principe, Angola et Centelha, nom donné à cette organisation due à la forme triangulaire que formait la distance entre ces trois pays. Cette association avait été créée un an après que l'Angola soit devenue une « province d'outre-mer ». Le SAC consistait avant tout à un programme d'échanges scolaires et universitaires ainsi que sportifs visant à améliorer les relations de Centelha avec les pays d'Afrique lusophone les plus proches. Il prenait en charge la scolarité de l'étudiant dans son intégralité (frais d'inscription, couverture santé, mise à disposition de moyens de locomotion, fournitures scolaires, équipement pédagogique, aide aux démarches administratives, hébergement, restauration et certaines activités de loisir). C'était, d'ailleurs, grâce à cette

initiative que Sawan, un Angolais, avait fait ses premiers pas sur le territoire centelhan.

Natif de Luanda, la capitale de l'Angola, il y avait vécu jusqu'à ses quinze ans, année durant laquelle il avait pris le ferry pour la première fois et fait la rencontre de la princesse royale Améthyste Ter-Andra, avec qui il conversait à l'instant. Il était en outre l'une des rares personnes à oser la tutoyer. Il lui était difficile d'entendre celle qu'il considérait comme sa confidente, pleurer à chaudes larmes. Le jeune homme ignorait que dire ni que faire pour la consoler : existait-il un mot capable de soulager un tel chagrin ?

« Je suis désolé pour ton père, Aetis, finit-il par prononcer d'un ton compatissant.

— Tu n'y es pour rien, chuchota-t-elle entre deux sanglots.

— Je sais mais... je tenais à t'adresser mes sincères condoléances même si, j'en suis sûr, tout le monde a dû te les présenter.

— C'est exact, opina-t-elle en reniflant, j'apprécie néanmoins le geste, Sawan.

— Si je peux faire quoi que ce soit pour t'aider, n'hésite surtout pas à me le demander. »

Elle tenta de se ressaisir, de manière à revêtir le masque d'impassibilité que sa mère lui avait appris à porter. Étant héritière au trône, la princesse royale Améthyste Ter-Andra devra régner prochainement sur ce pays insulaire de l'océan Atlantique Sud au large de l'Amérique du Sud et de l'Afrique centrale. En tant que telle, il était nécessaire qu'elle soit forte, qu'elle paraisse souriante et aimante, même si elle se sentait tout autre et cela, en toutes circonstances. C'était ce qu'on attendait d'elle.

« Changeons de sujet, déclara-t-elle en s'éclaircissant la gorge.

— Tu veux toujours que je vienne demain dans l'après-midi ?

— Oui... On ira se balader dans les jardins. Mère ne m'en tiendra pas rigueur ; elle a une réunion de prévue avec le Conseil.

— Cela ne doit pas être de tout repos, aussi bien pour elle que pour toi.

— Tu n'en as pas idée, Sawan. Par moment, j'aurais souhaité ne pas être née sous ce nom.

— Ne dis pas de telles choses, Aetis. La vie n'est jamais facile, quelle que soit la famille dans laquelle on naît ou le nom que l'on porte. Cela ne définit pas qui l'on est. Et puis, si tu n'étais pas la princesse Ter-Andra, je ne t'aurais probablement jamais rencontré. »

La jeune femme esquissa un sourire en coin à l'évocation de ce souvenir. Elle laissa échapper un bâillement par la suite, exténuée.

« Bonne nuit, Aetis. Fais de beaux rêves », lui souhaita-t-il à l'autre bout du fil avant de raccrocher.

Ce fut ainsi qu'elle tomba dans les limbes l'instant d'après, se remémorant le soir où elle avait rencontré Sawan, son plus fidèle ami.

C'était à l'occasion de l'Aldur, autrement dit la fête de la peur. Singularité de Centelha, il s'agissait d'une festivité traditionnelle se déroulant dans la nuit du 29 au 30 septembre de chaque année. Certains trouvaient en cette fête des similitudes avec Halloween, une fête occidentale et culturelle célébrant la veille de la Toussaint. Mais, l'Aldur représentait bien plus qu'une collecte de confiseries ou de déguisements terrifiants de toutes sortes. L'Aldur était une cérémonie durant laquelle les habitants de la ville se réunissaient pour brûler les objets qui les effrayaient ou la représentation de leur plus grande peur. Le but de cette soirée consistait à se défaire de la crainte qui les empêchait d'aller de l'avant et d'y faire face afin de repartir sur de bonnes bases. À cette occasion, les Centelhans portaient un masque brodé de tissu de velours et cela, quelle que soit leur situation économique, sociale, politique ou finan-

cière. Il n'y avait plus aucune barrière, tous les Centelhans étaient frères et sœurs et agissaient pieusement.

Le roi Takvor, fier que son programme du SAC fonctionne aussi bien, avait accueilli à bras ouverts le nouvel arrivant qu'était Sawan et l'avait convié à cette festivité qui sortait de l'ordinaire. Le jeune homme avait été propulsé dans un tourbillon de générosité au milieu d'une tradition centelhane célébrée sur l'esplanade de l'Arvest, désignée sous le signe de l'art. L'Arvest était la plus grande place du pays, à la fois considérée comme un parc et un amphithéâtre du fait de son immensité. Il s'agissait d'un espace naturel en forme de demi-cercle. On y trouvait des panneaux de faïence et des monuments qui se multipliaient de décennie en décennie, au fur et à mesure que les rois marquaient l'histoire du pays. La place bordait la majestueuse cathédrale Templo Sagrado aux innombrables azulejos portugais. La statue centrale était à l'effigie du premier roi centelhan à avoir gouverné, le roi Garo I, issu de la dynastie des Ter-Andra. Cette place étant le cœur de la ville, il paraissait évident que les plus grands événements et manifestations s'y déroulent.

Ainsi, lors de l'Aldur, la princesse, entourée par les agents de protection rapprochée les plus fidèles à la famille royale, avait été présentée à Sawan. Elle avait enlevé son masque par marque de respect.

« Mon garçon, commença le roi Takvor Ter-Andra en s'adressant à Sawan, je te présente ma fille, la princesse Améthyste. Ma chérie, voici le nouvel élève angolais issu du SAC. Il est arrivé aujourd'hui à Centelha. Il se prénomme Sawan. »

La jeune fille lui fit un bref sourire accueillant, ne désirant pas s'étendre davantage. Elle avait fait la connaissance d'un bon nombre de nouveaux arrivants en cette belle soirée, un de plus ou de moins n'y changerait rien, d'autant plus lorsqu'elle sentit le bras de son père autour de ses épaules, manifestant son côté surprotecteur.

Sawan, quant à lui, ébahi d'avoir en face de lui deux membres de la famille royale centelhane, s'agenouilla dans



l'intention de lui faire la révérence puis, entreprit de lui prendre délicatement la main et hésita à lui faire un baisemain, par peur que ce geste soit considéré comme déplacé. Il effleura ses lèvres de sa main et prononça un aimable « Votre Altesse », tout en plongeant son regard pénétrant dans le sien.

« C'est un plaisir et un honneur de vous rencontrer. »

Le roi resserra son étreinte autour de sa fille et lâcha dans un rire :

« Tout doux jeune homme, je surveille ma petite princesse de très près. J'y tiens comme à la prune de mes yeux. Il le faut quand on a un enfant aussi beau et précieux qu'un joyau. Elle porte bien son nom. »

Sawan approuva qu'il faille prendre soin d'une princesse dotée d'une telle magnificence. Et, cette dernière se pelotonna contre le torse dur de son père, sans prêter attention à sa sollicitude appuyée. Elle inhala son parfum qu'elle aimait tant ; un mélange d'essences de musc et de clou de girofle. Elle adorait son père. Il était bon. Il savait être à la fois ce roi gouvernant l'île-pays d'une main de fer et, de l'autre, un père débonnaire et compatissant. Ils avaient une relation très fusionnelle. Il adorait la faire rire par tous les moyens possibles. En outre, ils partageaient des traits physiques similaires tels que leur peau basanée et leur chevelure châtain irisé.

Il n'était guère difficile de constater que la princesse était nettement plus proche du roi Takvor que de la reine. Au contraire de son père, sa mère et elle entretenaient une relation assez rigide, comme si les sentiments qu'elle devait ressentir pour sa génitrice étaient inachevés. À croire que son amour s'était stoppé en cours de route au lieu de continuer de croître. Ainsi fonctionnaient la reine Anahita Ter-Andra et sa fille.



La princesse s'extirpa des bras de Morphée en fin de matinée. Le soleil était à son zénith et les rayons transperçaient les

rideaux doublés et les voilages de son lit. Elle eut du mal à s'accoutumer à cette réalité où son père ne figurait plus. Elle n'eut guère le loisir de se morfondre que la porte de sa chambre s'ouvrit, laissant un filet de lumière supplémentaire s'infiltrer dans la pièce. Une jeune femme y entra à pas feutrés et se dirigea machinalement vers le lit à baldaquin d'Améthyste.

« Princesse, l'appela-t-elle doucement, Sa Majesté la reine m'a quémagné de vous réveiller.

— Sa Majesté la reine n'a qu'à le faire soi-même.

— Mademoiselle, insista la suivante, assez confuse, vous avez besoin de vous aérer l'esprit. De plus, vous oubliez la venue de votre ami. »

La princesse se redressa et tira les voilages de son lit tandis que sa demoiselle de compagnie ouvrit les rideaux des fenêtres. Une nouvelle journée s'annonçait pour la princesse royale Ter-Andra. Elle s'apprêta, se restaura puis, elle flâna dans le colossal et fastueux château des Ter-Andra. Elle passa une heure ou deux à se réapproprier les dates élémentaires de l'histoire de son habitat qu'elle avait apprises au cours de son enfance.

Bâtie dans les années 1650, la citadelle avait abrité plusieurs générations de familles royales dont la première, celle de Garo Ter-Andra, premier de ce nom. Située au sommet d'une colline, elle était à présent symbole de respect et de vénération. Des milliers de Centelhans rêvaient d'y résider ou de ne serait-ce que l'explorer. Rêve cependant irréalisable à cause de la garde rapprochée et du mur érigé autour de la bâtisse, séparant le château de la ville qui était, par ailleurs, la capitale de Centelha. La ville qui avait vu naître et grandir la princesse se nommait Lumashes. Elle abritait quelques 495 000 habitants, soit près de la moitié de la population de l'île-pays. C'était une ville lumière, le berceau de l'art. Elle possédait une forêt quasi dévastée par les pluies acides qui logeait au pied du château des Ter-Andra. Cette ville, Améthyste ne la connais-

sait pas, enfermée dans sa prison dorée. Et, elle n'était pas certaine de la connaître un jour.

Un énième soupir la poussa dans les hauts jardins de la citadelle. Elle s'assit sur un petit muret de marbre, le regard las, et attendit patiemment que Sawan n'arrive.

Darlène, sa demoiselle de compagnie attirée depuis maintenant neuf ans, annonça la venue de Sawan. Une lueur de joie traversa le visage terne de la jeune femme. Sawan pénétra l'instant suivant dans le parc entretenu de façon à se croire dans le jardin d'Eden. Sawan s'avança vers la princesse, lui fit la révérence et s'assit prudemment près d'elle, veillant à laisser une distance respectable entre eux. Il lui adressa un regard bienveillant avant de prendre la parole :

« Comment se porte la princesse aujourd'hui ?

— Elle... » commença-t-elle en souriant avant de remarquer que sa suivante la surveillait du coin de l'œil.

Elle se leva d'un bond et se posta devant Darlène.

« Ceci est une conversation privée. Je vous ferai savoir quand j'aurai besoin de vous. Vous pouvez disposer.

— Mademoiselle, je vous prie de bien vouloir m'excuser pour ce malentendu. Sa Majesté la reine m'a demandé de vous chaperonner tout le temps où vous serez avec Monsieur.

— Me chaperonner ? répéta la princesse d'un ton acerbe. À vingt ans ? Pensez-vous que nous sommes deux adolescents enclins à la concupiscence ?

— Mademoiselle, votre langage...

— Oh ! Laissez-nous, s'il vous plaît Darlène ! Si la reine est contrariée par mon langage ou mon comportement, qu'elle vienne s'entretenir avec moi. »

La demoiselle de compagnie acquiesça, tête baissée, avant de se retirer en silence. Soulagée d'être seule à seul avec son confident, Améthyste retourna à sa place et effaça tout écart entre les deux jeunes gens. Elle relâcha ses épaules et passa sa main dans sa tignasse frisée.

« Sawan, il faut que je t'informe d'un sujet de la plus haute importance, annonça la jeune femme d'un ton solennel. C'est à propos des circonstances de la mort du roi.

— Il est décédé, Aetis. Quelle différence ça fait de comment ?

— Une grande, répondit-elle posément. J'ai besoin d'en parler à quelqu'un, Sawan. Il y a certaines choses que l'on ne dit pas aux Centelhans pour leur bien à tous. »

La princesse marqua une pause, lâcha un rire ponctué d'un « on croirait entendre ma mère » avant de reprendre sérieusement :

« Comme tu le sais, Père s'est rendu à Sail-Royal pour affaires. En vérité, en raison des difficultés rencontrées pour joindre le roi de Sail-Royal, il a préféré se déplacer pour s'entretenir avec lui. Ce que tu ignores sûrement, c'est que Centelha et Sail-Royal ont longtemps été en conflit jusqu'à ce qu'un traité de paix mette fin aux guerres, instaurant ainsi des accords commerciaux entre les deux pays. Néanmoins, il y a quelques mois, des séditions ont pris naissance dans certaines provinces de Sail-Royal ; des révoltes contre le roi actuel. J'ignore de quoi il encourt exactement mais, je reste persuadée que l'arrêt cardiaque soudain de mon père et ces soulèvements sont étroitement liés. Quelque chose se prépare là-bas et, bien qu'un continent nous sépare de Sail-Royal, je crains que ça ne soit pas suffisant. »